VIANNEY
FURON-KUNTZMANN

L'ÉVANGILE AU DÉFI DES RÉSEAUX

À LA DÉCOUVERTE D'UN PHÉNOMÈNE NUMÉRIQUE

Préface d'Isabelle Jonveaux

EdB

OUVERTURE

Si vous croisez un sanglier sur votre route, votre cerveau a une seconde pour traiter l'information. Une petite seconde pour remarquer, décrypter le danger et y apporter une solution adaptée. Un laps de temps nécessaire pour savoir si votre chemin va se poursuivre simplement avec un pare-chocs amoché ou se terminer dans le fossé d'à-côté.

Dans certaines situations, une seconde peut changer une existence.

Divisez maintenant ce délai par deux. Une demi-seconde, c'est le temps que nous mettons pour décider si la vidéo que nous tenons entre nos mains est intéressante ou non. Et parfois, dans ce temps suspendu, entre un chat qui porte un chapeau mexicain et une cantatrice d'opéra qui s'évanouit sur scène, l'algorithme, ce dieu moderne, mystérieux et impénétrable, vous proposera un contenu inattendu. Une rencontre qui donnera un nouveau virage à votre vie. Celle avec un influenceur catholique ou, plutôt, un *missionnaire numérique*, comme préfère le nommer le Vatican.

J'ai mis un an à comprendre l'importance de ce monde parallèle. Et le matin où tout a commencé, je ne soupçonnais pas que cette enquête durerait aussi longtemps, ni que ce serait là le livre dont la rédaction me bousculerait le plus loin dans mes retranchements et mes certitudes.

C'était un lundi. J'avais vidé mon bureau. Les armoires, les tiroirs, les piles de dossiers patiemment accumulés depuis des années, tout était parti dans des cartons descendus au garage. Je sortais de la promotion de mon dernier livre, ce moment étrange où l'on a fini de parler d'un texte qui vous a transporté et où l'on ignore encore de quoi le suivant sera fait. Une table nue, donc, avec une seule chose : un ordinateur. Un écran qui ouvre sur un monde : celui du numérique. À côté, le vrai monde, une fenêtre qui donne sur la Côte Bleue, et la lumière qui monte de la mer le matin comme si elle avait quelque chose de spécial à me dire.

On croit qu'on vide une pièce pour faire de la place. En réalité, on la vide pour voir ce qui viendra l'occuper. Le premier livre que je posai sur cette table ne fut ni un manuel de communication ni un rapport sur les usages numériques. Ce fut la Bible. Pour la première fois de ma carrière de journaliste, je la posai là non comme un objet de croyance, mais comme un document de travail. Un dossier à instruire. Je le savais, c'était là que dormait mon prochain sujet. Un soupçon, encore informe, celui de devoir enquêter sur un sujet religieux.

Au premier jour, le journaliste créa le soupçon.

Le soupçon, à lui seul, ne fait pas une enquête. Il lui faut une étincelle, un déclencheur venu du dehors. Le mien surgit quelques semaines plus tard, et il tenait dans la voix d'un inconnu.

C'était dans une librairie de Toulon, un samedi d'été finissant. La Librairie de l'Enfant-Jésus, rue Orves, sent le

papier chaud et l'encaustique. Cette odeur appartient aux maisons catholiques comme d'autres appartiennent aux pharmacies ou aux études de notaire. Il y avait ce jour-là une dizaine de chaises pliantes, une carafe d'eau posée sur une table en plastique et mon dernier livre attendant sagement d'être dédicacé. Dehors, le soleil écrasait les trottoirs avec l'entêtement d'un invité qui refuse de partir. On était en Provence. Le soleil, ici, ne prend jamais congé sans faire de manières, comme un acteur qui salue trois fois avant de quitter la scène.

La séance se déroula comme se déroulent toujours ces séances, c'est-à-dire fort agréablement dans l'ensemble et légèrement de travers dans le détail. Je signais, je répondais, je souriais. Puis, vers la fin de l'après-midi, un homme se leva. La soixantaine, sec, le regard vif, une voix qui ne tremblait pas. Il avait écouté les autres poser leurs questions avec la patience de celui qui attend son tour et quand il prit la parole, ce ne fut pas pour me parler de mon livre.

« Vous avez suivi ce qui se passe sur TikTok, du côté des catholiques ? »

Je répondis ce qu'on répond quand on ne sait pas. Que je connaissais vaguement le phénomène, que c'était intéressant, que le sujet méritait sans doute qu'on s'y arrête. Des mots ronds, polis, qui ne s'engagent sur rien. Il me regarda avec l'indulgence d'un homme habitué aux réponses de ce genre. Puis il dit, simplement, en détachant les mots :

« Ce qui se passe là, c'est quelque chose. Les gens se font baptiser à cause de ça. »

Et il ajouta, en se rasseyant, une phrase que je n'attendais pas, qui ressemblait moins à une remarque qu'à une consigne :

« Voilà un sujet où il faut enquêter. »

Je notai la formule dans ma tête. Cet homme, dont je ne sus jamais le nom, venait de me confier une mission comme on glisse un relais dans la main d'un coureur, sans cérémonie, certain que l'autre saura quoi en faire. Il connaissait mieux le terrain que moi, c'était évident. Il avait vu quelque chose que je n'avais pas vu. Et il repartait, me laissant son intuition sur les bras, persuadé d'avoir trouvé le bon messager.

Ce soir-là, rentré chez moi, je passai deux heures sur mon téléphone à faire défiler des vidéos de prêtres, de religieuses, de jeunes en quête. Je ne le savais pas encore, mais le premier post-it venait d'être collé sur le mur de mon bureau. La Bible attendait toujours sur la table nue. À côté d'elle, désormais, un sujet.

TRAQUE I

Le signe

Un dimanche de printemps, sur le parvis d'une petite église de la Côte Bleue, j'ai vu des gens rester dehors.

Il faut comprendre ce que cela signifie. À la messe, on reste dehors si votre enfant fait une crise ou s'il n'y a plus de place à l'intérieur sur les bancs. C'est rarement par plaisir de prendre l'air. À la Couronne, territoire de Martigues, l'église Saint-Jean-Baptiste n'est pas une paroisse de ville, avec ses artères qui débordent les grands soirs. C'est un village serré contre la mer, tout en poésie, une petite chapelle modeste, le genre d'endroit où le curé connaît les prénoms des fidèles, dépoussière lui-même les statues, et où, d'ordinaire, les chaises du fond suffisent amplement à contenir l'assistance. Mais ce jour-là, les chaises du fond ne suffisaient plus. Les rameaux à la main, une trentaine de personnes priaient sur le seuil, sous un ciel sans nuage, parce qu'elles n'avaient pas pu entrer à l'intérieur. L'odeur du buis fraîchement coupé montait dans l'air tiède. Quelqu'un avait laissé la porte ouverte pour que la voix du prêtre porte jusque sur la place. Ouverte vers l'espace périphérique, l'église retrouvait son rôle d'antan.

Je n'étais pas venu pour enquêter ce jour-là. J'étais venu pour adorer, comme on vient un dimanche, en famille. Mais le journaliste ne se range jamais tout à fait derrière ses prières et, malgré moi, je me suis mis à compter les têtes. Je suis rentré, j'ai noté.

La semaine suivante, la nuit de Pâques, ce fut autre chose encore. Dans la pénombre d'une autre église, des adultes attendaient le baptême. Je revois une jeune femme, dans un coin, qui pleurait sans bruit. Pas les larmes que l'on essuie vite, parce que l'on est gêné d'être vu. Ses larmes tombaient toutes seules et elle les laissait couler, le visage levé vers le cierge pascal. Mais je fus interpellé par autre chose : deux amis, à côté d'elle, la filmaient avec leur téléphone. Ils ne se cachaient pas. Ils retenaient l'instant comme on capture un feu d'artifice, persuadés de tenir là quelque chose qui méritait d'être gardé, partagé, renvoyé au monde. La ferveur d'un côté, l'écran de l'autre, et, entre les deux, cette femme qui se balançait, perdue dans ce qui lui arrivait.

Je retournai chez moi avec une gêne que je n'arrivais pas à nommer. Quelque chose s'était joué là, sur ce parvis et dans cette pénombre, qui rejoignait la phrase de l'inconnu de Toulon. *Les gens se font baptiser à cause de ça.* Un signe, peut-être. Mais un signe de quoi ? Il me fallait passer la vitesse supérieure. Il me fallait entrer, moi aussi, dans l'appareil.

✦

J'ai donc commencé par le commencement, c'est-à-dire par moi. Avant d'aller voir ceux qui faisaient, je voulus éprouver l'outil de l'intérieur. J'ai ouvert un compte TikTok,

en septembre. Quelques jours à peine après son ouverture, Carlo Acutis était canonisé. Je m'étais éclipsé pour une retraite spirituelle, comme j'essaie d'en faire une par trimestre. D'instinct, j'ai publié une vidéo pour parler de ce saint qui m'inspirait. Cela croisait plusieurs sujets en même temps : ma spiritualité, la vie de ce jeune et, bien sûr, les réseaux sociaux. La vidéo dépassa les trois cents vues, ce qui, pour un compte né la veille, tenait déjà du prodige. J'étais heureux, flatté et incapable de mesurer ce que je venais d'enclencher. L'algorithme, cette présence muette, venait de me faire un signe à moi aussi. Puis, pendant six mois, jusqu'à Pâques, j'ai posté tous les jours des vidéos parlant de littérature. Des grands classiques, de Tolstoï à Hugo en passant par Hannah Arendt. Une vidéo quotidienne pour trois cents petits abonnés. Cela prenait un peu, mais je notais le peu d'interactions et je commençais à comprendre, dans ma propre chair, la loi tacite de ce lieu : on parle beaucoup, on est rarement entendu.

✦

Les enquêtes, quand on est journaliste et qu'on a du papier collant sous la main, naissent toujours sur un mur. J'avais acheté des post-it de trois couleurs : les jaunes pour les faits ; les roses pour les noms ; les orange pour les questions sans réponse. À la fin, je peux le dire dès maintenant, la couleur orange aurait envahi les deux tiers du mur.

Puis, à l'ancienne encore, je déposai sur mon bureau une simple feuille de papier. J'y notai les cinq W. Cette méthode a un nom, qu'on apprend le premier jour dans une école

de journalisme et qu'on n'oublie jamais ensuite : la *règle des cinq W*, héritée d'Aristote et de Quintilien avant d'être formalisée par la presse anglo-saxonne au vingtième siècle. *Qui, quoi, où, quand, pourquoi.* Cinq questions auxquelles un article digne de ce nom doit pouvoir répondre, sous peine de rester du vent habillé en information. *Qui* sont ces gens qu'on appelle missionnaires numériques ? *Qu'est-ce* qu'ils font de leurs journées ? *Où* officient-ils, dans quel diocèse, quelle chambre, quel studio de fortune ? *Quand* ce phénomène a-t-il commencé et *pourquoi* maintenant plutôt qu'il y a dix ans ? Je n'avais encore aucune réponse. Mais j'avais la grille, et une grille, pour un enquêteur perdu, vaut presque une carte.

✦

Je commençai par les miens, les journalistes. Je passai une matinée entière, le téléphone à l'oreille, à appeler d'anciens confrères un par un, de la radio, de la télévision, de la presse écrite. Une seule question à chacun : « Pour toi, un missionnaire numérique, un influenceur catholique, qu'est-ce que c'est ? » Toujours, quel que soit le sujet, partir de la base. Les réponses fusèrent et elles me surprirent par leur tranchant. Un vieux compagnon de rédaction éclata de rire avant de lâcher que c'était du marketing en soutane, une marque comme une autre qui avait trouvé son public. Une consœur de radio, plus grave, y voyait un symptôme inquiétant, le retour du religieux là où on le croyait mort, et n'était pas loin d'y flairer du conservatisme déguisé. Un troisième, que je savais croyant, s'enthousiasma au contraire : enfin, l'Église parlait la langue des jeunes ; enfin, elle sortait

de ses sacristies. Un autre, désabusé, soupira que ces gens-là cherchaient surtout des abonnés, comme tout le monde, et que Dieu n'était qu'un créneau.

Vraiment, Dieu, qu'un créneau ?

Je raccrochai, troublé. En une matinée, j'avais recueilli tout et son contraire, du mépris et de l'espérance, du soupçon et de l'admiration. Mes confrères, qui font métier de comprendre le monde, ne s'accordaient sur rien, sinon sur le fait que le phénomène existait et qu'il les dérangeait un peu. Leurs préjugés, car c'en étaient, dessinaient déjà la carte des tensions que j'allais arpenter. Mission ou marketing. Réveil spirituel ou repli identitaire. Service ou vanité. Tout était là, en germe, dans ces voix de gens pressés qui jugeaient sans avoir regardé.

Alors, je suis descendu plus bas encore, au ras de la chaussée. Un samedi de marché, dans un quartier de la cité phocéenne, j'ai arrêté des passants au hasard avec ma vieille méthode de micro-trottoir, celle que je pratiquais à la radio. La même question, posée à des inconnus, cette fois : « Un missionnaire numérique, pour vous, qu'est-ce que cela vous évoque ? » Je me souviens d'une jeune femme haussant les épaules : aucune idée, jamais entendu ce mot. D'un homme d'âge mûr qui croyait que je parlais d'humanitaire, de gens qui creusent des puits filmés par des drones. Une adolescente, elle, sut tout de suite : ah oui, les prêtres rigolos sur les vidéos, elle en suivait un, il était drôle. Elle n'était pas croyante. Mais cela l'intéressait. Puis une dame âgée se signa presque, méfiante, persuadée qu'on ne devrait pas mêler le Bon Dieu à ces machines. J'avais tout vu en une matinée. Je me rappelle

encore un commerçant qui, entre deux clients, trancha que si cela ramenait du monde à l'église, après tout, pourquoi pas ? La religion fait plus de bien que de mal, selon lui.

Je rentrai avec mon carnet plein de ces phrases et une certitude unique au milieu de tant d'avis contraires : personne ne savait vraiment de quoi il parlait, moi le premier. Chacun projetait sur ces quelques mots ses espoirs ou ses craintes, sa foi ou son ironie. C'était exactement le point de départ que je cherchais. Une page blanche, encombrée de préjugés, mais vide de savoir. Il était temps de cesser de demander aux autres ce qu'ils en pensaient et d'aller voir, enfin, ceux qui le faisaient.

✦

Mon premier appel déterminant fut celui d'un confrère, Étienne Loraillère, directeur de la rédaction de KTO, la première chaîne de télévision catholique de France. Nous nous croisons depuis des années dans ce petit monde des médias catholiques où tout le monde finit par se connaître. J'avais pour lui l'estime qu'on porte aux anciens qui ont tout vu sans s'être blasés. C'est un homme d'une grande profondeur intellectuelle qui, malgré la frénésie des sujets qu'il traite, l'intraitable loi de l'actualité permanente, garde une voix calme et pondérée au téléphone. Il observe ce paysage de l'intérieur depuis bientôt trois décennies, entré dans le métier à la fin des années quatre-vingt-dix, du temps où la foi en ligne se résumait à quelques sites pionniers. Et encore. Il me parla longuement, sans juger personne, avec la prudence de celui qui pèse ses mots. Il me raconta l'expérience de sa maison,

celle qui, très tôt, avait ouvert son antenne gratuitement sur le web, avec l'idée qu'Internet était moins un tuyau qu'un lieu où accompagner les gens dans leur foi.

Ce qui le frappait, après tant d'années, c'était l'intérêt réel des plus jeunes pour un contenu qui parle de Dieu, autre chose que la consommation et le divertissement. Une bonne nouvelle, soufflait-il, réjouissante. Mais il pointait aussitôt une maladie tenace, celle qui guette les institutions comme les créateurs, une fascination pour le nombre de vues, comme si le succès prouvait la justesse.

« Ce n'est pas parce qu'une vidéo fait le plus de vues qu'elle est la meilleure », me dit-il. Sa maison n'avait pas de publicité, donc pas de dépendance à l'audience, et cette liberté-là leur permettait de refuser les couleurs criardes, les titres chocs, tout ce qui tord la nuance d'un témoignage pour arracher un clic. Une logique de l'offre plutôt que de la demande, un antidote au buzz. Il perdait des clics, le savait, l'assumait.

> **Définition : le buzz**
> De l'anglais *to buzz*, bourdonner. Le buzz désigne la montée soudaine en visibilité d'un contenu, lorsqu'une vidéo est beaucoup vue, commentée et partagée en très peu de temps. Sur les réseaux, il crée du bruit autour d'un message. Il peut ouvrir une porte, mais il ne dit rien de la profondeur ni des fruits réels. Être vu ne signifie pas être entendu.

Il me mit en garde, enfin, comme un maître chevronné avertit son élève, contre ce qu'il nommait les limites